

Brèves littéraires

Brèves

Quand nous parlons

Céline Cyr

Numéro 71, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6603ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cyr, C. (2005). Quand nous parlons. *Brèves littéraires*, (71), 52–53.

CÉLINE CYR

Quand nous parlons

Nos mots sont brefs, flottants, aériens. Quand ils sortent de nos bouches, ils disent rapidement l'essentiel, puis s'envolent aussi vite que le vent. Impossible de s'y accrocher, de les retenir. Souvent nous échangeons de simples onomatopées qui renferment des dizaines de phrases dont nous seuls déchiffrons le sens. Nos verbes restent souvent coincés au fond de nos gorges, occupés à se battre avec les peurs indomptées que nous gardons chacun pour soi afin qu'elles ne causent pas de ravages sur le territoire de l'autre. Nous ne sommes pas de ces gens qui crient, lancent des injures, hurlent de colère. Nous ignorons les confrontations tapageuses. Hausser le ton ne nous convient pas. Notre syntaxe préfère le calme et la douceur. Même nos adjectifs contiennent peu de blâmes ou de reproches. Pour bâillonner la colère, fuir les débats accablants, se protéger des ouragans, il suffit de baisser la tête vers le journal, de s'asseoir devant la télévision, de lire, d'écrire, de travailler, de s'occuper des enfants, de laver une auto, de ranger une armoire, de cuisiner ou de frotter un meuble poussiéreux. Les objets savent si bien capter les sons sans réagir.

Notre vocabulaire épuré camoufle nos émotions qui se manifestent par des gestes qui laissent une large place à l'interprétation et à l'imagination.

Nous évoluons dans une galaxie de silence. Je berce ma tristesse devant la fenêtre du salon. Ta façon de froncer les sourcils dit ton désaccord. Ma manière d'enfouir les mains dans mes poches exprime la colère qui mijote dans mon ventre. Quand tu grattes ton oreille, se manifeste ton inquiétude. Ta parole se cache dans tes menues attentions, elle se tapit dans ta façon délicate de prendre soin de ma vie. Et tu m'entends te dire *je t'aime* quand je coupe les légumes de ton potage préféré.

Nos pouvons décoder nos signaux de détresse. Quand dans mon corps fébrile et tendu, tu lis mon anxiété, tu murmures *je comprends* et tu me laisses errer dans mon jardin secret aussi longtemps que j'en ai besoin pour soulager ma peine. Lorsque ton désarroi apparaît dans ton pas chancelant, je tends la main pour t'aider à gagner ton terrier. Je te borde en te murmurant *prends bien soin de toi* à l'oreille.

C'est notre langue, une langue quasi muette que nous encodons depuis plus de trente ans. Maintenant, nous la jouons à deux sans même regarder la partition. Nos figures de style s'élaborent aussi en silence. Quand tu mets ta main chaude dans la mienne, je tressaille. Je caresse le bout de tes doigts. Tu presses ma paume avec délicatesse. Je comprends ton appel. Je lève les yeux et ton regard s'ancre au mien. Le plaisir brille déjà au fond de tes yeux quand tu penches la tête, m'embrasse le cou. Remplis de désirs, nous nous accrochons l'un à l'autre et des sons étouffés sortent de nos corps fébriles.